

— Si c'était moi que ça regarde, murmura l'homme à la figure de domestique, il y a longtemps que le gredin serait sous les verrous.

— Et moi donc ! fit le portier.

Beauchêne sourit.

— C'est que c'est un homme bien puissant...

— Il n'y a pas de puissance qui tienne, vociféra le pipelet.

Beauchêne jugea que le moment de tout révéler était venu.

Il se rapprocha des deux hommes.

— Dans tous les cas, dit-il, quelle que soit votre opinion, quand vous saurez le nom du coupable, vous me jurez de garder le secret ?

— Nous le jurons !

— Eh bien ! dit le maître d'armes très calme, l'homme dont il est question n'est autre que votre maître, le comte de Kermor.

Puis, saisissant son verre, il le vida tranquillement.

Les deux hommes, qui étaient, l'un le concierge du comte, comme nous l'avons dit, et l'autre son cocher, sautèrent en l'air comme s'il avaient été lancés par un ressort à boudins.

L'ahurissement des deux hommes se changea dès lors en indignation et en fureur.

— Le gredin !...

— Le monstre !...

— Et dire que nous servons un pareil coquin !...

— Dès demain, s'écria le portier, je lui donne mon compte.

— Moi, fit le cocher, je lui jette son fouet à la figure !... Plus souvent que je te conduirai, canaille !... A moins que ce ne soit pour te faire casser le cou !

Beauchêne coupa court à ce flot de paroles.

— Du calme, dit-il, ne précipitons rien... vous êtes disposés à me seconder ?...

— Oh ! de tout cœur.

— Vous allez d'abord rester à votre poste et conserver votre place, comme si de rien n'était.

Notre héros expliqua aux deux hommes ce qu'il comptait faire avec leur appui, et ce que nos lecteurs connaîtront plus tard.

Ses deux convives, enthousiasmés, promirent de le servir en tout et pour tout.

Et les trois hommes se séparèrent après avoir renouvelé leurs protestations d'amitié.

Un mois s'est écoulé depuis que nous avons conduit le lecteur, en compagnie de nos amis, à la petite maison de campagne qui devait servir de retraite à Henri, à celle qu'il croyait sa sœur et aux deux frères de la Panthère chargés de veiller sur eux. Le printemps avait avancé, le soleil pris des forces, et les bourgeons des arbres s'étaient épanouis, ourlant les branches noires d'une verdure tendre...

Quand ils ne sortaient pas, ils travaillaient au jardin...

Jeannette semait des fleurs qu'Henri arrosait.

Il leur semblait, à tous les deux, qu'ils ne pourraient jamais se quitter.

La jeune fille dont la taille se formait et dont le grand air animait les joues, devenait charmante. Ses yeux noirs rappelaient la douceur veloutée des yeux de gazelle...

Le jeune homme disait quelquefois, avec un sentiment d'admiration et presque de jalousie :

— Qu'il sera donc heureux celui qui aura Jeannette pour femme !...

Il ne se doutait pas qu'il ne tiendrait qu'à lui d'être un jour cet heureux mortel.

Depuis quelques jours la Panthère avait rejoint ses frères à la maisonnette, et depuis son arrivée les trois hommes se livraient à l'intérieur de l'habitation à un travail mystérieux dont ni Jeannette ni Henri n'avaient pu deviner la signification.

C'est ainsi que la chambre la plus grande du premier étage, interdite aux deux jeunes gens, était devenue tout à coup une sorte de prison soigneusement fermée. On en avait muré les fenêtres, sauf une, et cette dernière, à laquelle on avait mis une double croisée, venait, de plus, d'être garnie à l'extérieur d'épais barreaux de fer.

A l'intérieur on s'était livré aussi à différents aménagements qui étaient restés une énigme pour Henri et pour celle qu'il croyait sa sœur.

Ce jour-là, pendant que les deux fils de Beauchêne achevaient de garnir un carré de fleurs, les trois frères travaillaient avec plus d'ardeur que jamais.

Il était près de quatre heures de l'après-midi.

La Panthère, monté sur une échelle double, venait de s'assurer par lui-même de la solidité des grilles de la fenêtre. Il avait fait le tour de l'immeuble, inspectant tout avec soin, et sembla satisfait de son examen, car il cria à ses frères :

— C'est bon ! maintenant, l'oiseau peut venir, la cage est prête...

— Et il sera très bien, dit le plus jeune des frères apparaissant sur le perron, s'il n'aime pas trop le vagabondage.

Tous les trois descendirent dans le jardin, où ils rejoignirent Henri et Jeannette.

— Eh bien ! demanda le premier, avez-vous enfin terminé ?

— A l'instant ! répondit la Panthère.

— Et nous direz-vous maintenant ce que vous avez voulu faire ?

— Moins que jamais...

— C'est donc un secret... un mystère ?

— Pour le quart d'heure, oui... ordre de Beauchêne !

— On croirait que vous attendez l'homme au masque de fer, murmura le jeune homme.

— Peut-être, répliqua la Panthère, sur les lèvres duquel se dessina un sourire énigmatique.

La conversation fut interrompue par un violent coup de sonnette.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?... s'écria l'aîné des frères.

Quand il eut ouvert, on aperçut un employé du télégraphe, qui lui remettait une dépêche.

La Panthère la parcourut rapidement, puis il vint vers ses frères...

— Il était temps que nous terminions, leur dit-il à demi-voix.

— Quoi donc ?

— C'est pour ce soir...

Le beau-frère se tourna vers Henri et Jeannette :

— Allons, les enfants, il faut se préparer à partir.

Les deux jeunes gens levèrent la tête, très étonnés, laissant tomber leur outils de jardinage.

— Partir ?

— Oui, et tout de suite... Horace va aller chercher une voiture, pendant que vous vous habillerez...

— Mais que se passe-t-il donc ? demanda Jeannette.

— Quelque chose qui ne regarde pas les petites filles...

L'enfant fit la moue...

— Mais pourquoi ce départ si brusque ? interrogea Henri.

La Panthère montra le papier bleu.

— Ordre de Beauchêne

Le jeune homme s'inclina.

— Et où allons-nous ?

— A Paris.

Sur un signe de ce dernier, Horace avait disparu.

Henri et Jeannette se dirigèrent dans leur chambre respective... Un quart d'heure après ils étaient habillés tous les deux. La voiture attendait devant la petite porte verte.

— Allons, embarque ! cria la Panthère.

Il fit monter les deux enfants, puis il se plaça sur le devant avec Horace.